

**La doctrine des signes
The Theory of Signs**

Thomas A. Sebeok

Volume 9, numéro 3, 1985

Parentés au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006297ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006297ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sebeok, T. A. (1985). La doctrine des signes. *Anthropologie et Sociétés*, 9(3), 231–242. <https://doi.org/10.7202/006297ar>

LA DOCTRINE DES SIGNES *



Thomas A. Sebeok

Je suis porté à penser que la théorie des signes est une question de grande importance et de portée générale, qui, bien considérée, éclairerait grandement les choses et fournirait une solution juste et exacte à de nouvelles difficultés.

George Berkeley (1732)

Voyons ce qu'ont de commun les dix petits incidents suivants :

- Un radiologue repère une tache sur la radiographie des poumons d'un malade, il diagnostique un cancer;
- Un météorologue constate une augmentation de la pression barométrique, il prévoit les conditions météorologiques du lendemain compte tenu de cette augmentation;
- Une anthropologue observe un ensemble d'échanges cérémoniels entre les membres d'une tribu, elle en tire analytiquement des hypothèses concernant l'organisation politique, sociale et économique du peuple qu'elle étudie;
- Un professeur de français montre l'image d'un cheval. Son élève américain dit « horse ». Le professeur fait non de la tête et prononce le mot « cheval »;
- Une historienne jette un coup d'œil sur l'écriture d'un ancien Président, elle en tire des renseignements concernant la personnalité de son sujet;
- Un Kremlinologue note la place qu'occupe un membre du Politburo par rapport au Secrétaire du Parti lors des cérémonies du 1er mai, il en tire des conclusions sur la position politique actuelle du dit membre;
- Une empreinte digitale compromettante est présentée lors d'un procès et sert de preuve pour condamner l'accusé;

* Conférence présentée le 25 septembre 1985 au Laboratoire du département d'anthropologie de l'Université Laval. Nous remercions le professeur Sebeok de nous avoir confié sa publication et Madame Janice Deledalle-Rhodes de l'avoir traduite (N.D.L.R.).

- Un chasseur remarque dans la neige des séries rectangulaires d’empreintes de sabots pointus avec des traces d’ergots : l’empreinte de la patte avant est longue de 15 cm et large de 13 cm, les dimensions correspondantes de l’empreinte de la patte arrière sont de 15 cm et de 11 cm. Des crottes sphériques de 20 à 30 mm de long et de 15 à 20 mm de large se trouvent aussi sur cette piste. Le chasseur conclut que très probablement un élan mâle adulte le précède;
- Un homme se trouve en face d’un chien qui lève la tête, arque le cou, grogne et aboie, les babines contractées verticalement, montrant les dents, les oreilles dressées vers l’avant. Il conclut qu’il court le risque d’être attaqué et décide de s’éloigner;
- Un paon fait la roue devant une paonne accueillante; elle décrit rapidement un cercle, s’accroupit et le coït s’ensuit.

Ceux d’entre nous qui pratiquent la sémiotique ont tendance à traiter ces incidents de façon identique malgré les différences évidentes et importantes qu’ils comportent : circonstances, acteurs humains ou non et beaucoup d’autres variables. Ce qui nous permet de le faire est une opération abstractive qui ramène chaque épisode à un cas de *sémiose* ou action du signe. De ce point de vue, la sémiotique ne concerne pas du tout le monde « réel », mais les modèles actuels, complémentaires ou alternatifs, de ce monde; elle concerne, comme le pensait Leibniz, un nombre infini de mondes possibles anthropologiquement concevables. Ainsi la sémiotique ne révèle jamais ce qu’est le monde, mais circonscrit ce que nous pouvons en connaître; en d’autres termes, ce que dépeint un modèle sémiotique n’est pas la « réalité » en tant que telle, mais la nature telle qu’elle est dévoilée par la méthode humaine de l’interroger. C’est le jeu entre « le livre de la nature » et l’homme qui le déchiffre, qui est en question. On peut illustrer cette distinction par une comparaison : celle d’un pêcheur qui lance son filet; la taille des poissons qu’il peut attraper est limitée par la morphologie du filet, mais ce fait ne renseigne pas sur l’ichthyologie. Un concept de « systèmes modélisants » est depuis les années soixante au centre de la sémiotique soviétique de ce qu’on appelle l’École de Tartu, mais, dérivant d’une représentation du langage telle qu’elle apparaît dans la linguistique structurale, il a mis l’accent sur la culture à l’exclusion du reste de la nature. Dans la quête millénaire de la réalité, on a suggéré deux points de départ : que la structure de l’être se trouve reflétée dans les structures sémiotiques qui constituent ainsi des modèles ou des cartes de la réalité; ou à l’inverse que les structures sémiotiques sont des variables indépendantes si bien que la réalité devient la variable dépendante. Bien que les deux points de vue soulèvent de nombreuses difficultés, une version du deuxième point de vue, remarquablement fécond, proposée par le biologiste allemand, Jakob von Uexkull et qu’il exprima dans la formule *Umwelt-Forschung* – dont la traduction approximative est « recherche sur les univers subjectifs » – s’est avérée être la plus conforme à la sémiotique moderne (aussi bien qu’à l’éthologie). Niels Bohr exprimait la même attitude lorsque, à l’objection

que la réalité est plus fondamentale que le langage qu'elle sous-tend, il répondait : « Nous sommes suspendus dans le langage de telle manière que nous ne pouvons pas dire ce qui est en-dessus et ce qui est en-dessous ». Les signes ont acquis leur efficacité par une adaptation évolutive aux caprices de l'*Umwelt* de l'utilisateur des signes. Lorsque l'*Umwelt* se modifie, ces signes peuvent devenir des obstacles et celui qui fait signe peut disparaître.

Selon C.S. Peirce (1839-1914), homme d'une culture extraordinairement vaste, et dont on a dit à juste titre qu'il était « l'intellect le plus original et le plus universel que les Amériques aient produit jusque-là », et à qui l'on doit la rénovation de la sémiotique, l'antique théorie des signes, la sémiose comprend une relation irréductiblement triadique entre un signe, son objet et son interprétant. Cet ensemble de trois termes et ceux qui s'y rattachent ont des implications philosophiques de grande portée. Avant d'en énumérer quelques-unes, qu'il me soit permis de m'arrêter sur une définition courante de la sémiotique et d'en passer en revue les éléments constitutifs et quelques-unes de ses conséquences. Le sujet de la sémiotique, croit-on souvent, est tout échange de message, en un mot la communication. Il faut ajouter que la sémiotique concerne également et essentiellement l'étude de la *signification*. On peut donc classer la sémiotique comme l'axe d'une science intégrée de la communication à laquelle son caractère d'enquête méthodique sur la nature et la constitution des codes fournit un accompagnement indispensable.

Un message est un signe ou une chaîne de signes, transmis d'un producteur de signes ou source à un récepteur de signes ou destination. Toute source, toute destination est une entité vivante ou le produit d'une entité vivante, tel qu'un ordinateur, un robot, les automates en général, ou un être surnaturel postulé, comme dans le cas où un petit garçon (source) agenouillé (message non-verbal) implore son dieu (destination) : « Je prie le Seigneur de prendre mon âme » (message verbal). Il est important de se rendre compte que seuls les êtres vivants et leurs extensions inanimées subissent la sémiose qui par le fait même s'érige en attribut distinctif de la vie, attribut nécessaire sinon suffisant. Par « êtres vivants » nous ne voulons pas dire simplement les organismes appartenant à l'un des cinq règnes : monères, protistes, champignons, plantes, animaux, mais aussi leurs composants achevés et hiérarchiquement développés, commençant par une cellule, l'unité minimale sémiosique, qui correspond, estime-t-on, à environ 50 gènes ou environ mille milliards (10^{15}) d'atomes organisés d'une manière très complexe. (Nous ne parlons pas des virus parce que ce ne sont ni des cellules ni des agrégats de cellules). Notre corps est un assemblage de cellules, environ cent mille milliards (10^{17}) de cellules harmonieusement accordées les unes aux autres par un flux incessant de messages vitaux. L'origine des cellules nucléées est l'histoire à peine entrevue de la collaboration symbiotique et sémiosique de cellules simples — populations d'algues et de bactéries sans composants internes apparents : elles évoluèrent moins d'un

milliard d'années après la formation de la terre (on en a trouvé de nombreuses traces au Groënland). On pense que des cellules simples fusionnèrent pour former les assemblages complexes de cellules qui composent tout être vivant. Ces assemblages se sont intégrés à leur tour en organes, les organes en organismes, formant des systèmes sociaux d'une complexité toujours croissante. Ainsi la physique, la psychologie et la sociologie possèdent chacune son propre niveau de sémiologie. Le code génétique gouverne l'échange des messages au niveau des cellules; les hormones et les neurotransmetteurs servent d'intermédiaires entre les organes et entre eux (le système immunitaire de défense et le système nerveux central sont intimement imbriqués grâce à un flux ininterrompu de messages dans les deux sens); et une variété de messages non-verbaux et verbaux coordonnent les organismes dans un réseau de relations mutuelles aussi bien qu'avec le reste de leur environnement. François Jacob décrit cette progression d'une manière pittoresque : « De l'organisation familiale jusqu'à l'État moderne, du groupe ethnique jusqu'à la coalition des nations, toute une série d'intégrations se fonde sur des codes culturels, moraux, sociaux, politiques, économiques, militaires et religieux divers. L'histoire de l'humanité est plus ou moins l'histoire de ces intégrons et de la façon dont ils se forment et se modifient ». La sémiologie à un niveau supérieur dans la hiérarchie des intégrons est irréductible à celle d'un niveau inférieur, à savoir, en dernière analyse, à la physique; (les raisons qui militent en faveur de cette idée ont été défendues avec force par Karl R. Popper, dans son ouvrage *The Self and the Brain*, écrit en 1977 en collaboration avec John C. Eccles).

Le comportement sémiotique des groupements organismiques même les plus élevés ayant des styles de vie différents, n'a été étudié que de manière inégale. Dans le tissu de la nature, les plantes sont par-dessus tout des producteurs; on n'a commencé à examiner leur comportement de communication, sous l'étiquette de « phytosémiotique », qu'en 1981 lorsque le sémioticien allemand, Martin Krampen, publia sous ce titre le génial article de fondation de cette science. Diamétralement opposés aux plantes sont les champignons, ces désintégrateurs de la nature; notre connaissance de leur type particulier de sémiologie est encore plus rudimentaire. On s'est surtout attaché jusqu'à maintenant à étudier les animaux (zoosémiotique), ces ingesteurs qui sont les intermédiaires entre les deux autres et qui, selon leur type de nourriture, peuvent être classés en herbivores ou prédateurs; leur mode nutritionnel peut aussi indiquer le caractère de leur manière respective d'utiliser les signes.

Notons que la circulation des messages dans quatre des cinq règnes est exclusivement non-verbale; on ne trouve de messages verbaux que chez les animaux et là ils apparaissent uniquement dans une sous-espèce, *Homo sapiens sapiens*. Le trait le plus distinctif de l'homme est qu'il est le seul des vivants terrestres à disposer de deux répertoires de signes, séparés mais bien entendu en osmose totale : le non-verbal — qui dérive de manière démontrable de ses ancêtres mammifères et surtout primates — et une

couche verbale superposée uniquement humaine. Celle-ci constitue le sujet de cette branche de la sémiotique qui est la plus avancée et la plus hautement formalisée, c'est-à-dire la linguistique générale, l'étude des échanges verbaux et de leur fondement grammatical sous-jacent. Dans cet essai cependant nous nous limitons en gros au non-verbal – comme dans les exemples que nous avons cités en guise d'entrée en matière – ou à des questions qui concernent à la fois le non-verbal et le verbal, parce que le non-verbal est infiniment plus fréquent, non seulement dans la nature, mais également dans les échanges entre les êtres humains.

La définition que nous avons donnée ici présuppose un producteur de messages ou source et un récepteur de messages ou destination. Dans les cas cités ci-dessus, les sources et destinations actuellement ou autrefois existantes apparaissent comme rôles joués par un malade et son médecin, une ethnologue et ses informateurs, un professeur et son élève, un historien et une personnalité disparue, un fonctionnaire d'un pays étranger lointain et un politicologue, un chien et sa victime potentielle, un paon et une paonne. Le baromètre consulté par le météorologue est un instrument d'observation fabriqué par l'homme, appartenant à une classe d'appareils destinés à suppléer aux insuffisances sensorielles, comme une chambre à bulles, construite pour rendre dicibles les messages indicibles; un physicien ne peut véritablement « voir » les particules subatomiques, même à l'aide du microscope électronique le plus puissant (ou du complexe accélérateur-détecteur), mais seulement (dans le cas le plus simple) les bulles minuscules d'hydrogènes qu'elles produisent – les gouttelettes dans la chambre « représentent », c'est-à-dire modélisent leurs interactions. Quant à l'empreinte présentée au tribunal, elle fonctionne ici comme un message-par-contiguïté, synecdoque probante de la culpabilité d'un criminel présumé.

Dans une transaction donnée une source est nécessairement couplée au moyen d'un canal à une destination; la diversité de ces passages est déterminée par le sensorium spécifique de cette source et de cette destination. Cet état de choses a été habilement résumé par George Dalgano (l'auteur écossais de *Ars signorum*, un traité de sémiotique fascinant du milieu du XVIIe siècle) : « Il est vrai, écrivait-il en 1680, que tous les sens sont des informateurs de l'Âme à un plus ou moins grand degré; car bien qu'ils aient leurs limites distinctes, et que la nature leur ait assigné leurs Objets propres, l'Âme est pourtant capable d'utiliser leurs services même dans les Notions les plus abstraites et dans l'Institution Arbitraire ». Dalgano ajoute que « la Nature semble en avoir adapté deux plus particulièrement à son service : l'Ouïe et la Vue », mais c'est une vue superficielle. Les messages de loin les plus anciens sont moléculaires et le canal chimique est le plus courant. Trois des niveaux hiérarchiques du contrôle endosémiotique de base sont réglés respectivement par le code génétique, par les réactions humorales aussi bien que par les réactions immunitaires au niveau des cellules, et (depuis l'apparition des éponges) par le grand nombre de peptides présentes dans le système nerveux central, où elles fonctionnent comme neuro-

transmetteurs. Les sens olfactif et gustatif sont également sémiouchimiques. Même dans la vue, l'impact des photons sur la rétine affecte différenciellement la capacité du pigment rhodopsine qui remplit les bâtonnets, à absorber la lumière, de longueurs d'onde différentes, la condition du principe d'univariance. Les vibrations acoustiques et tactiles, et les impulsions envoyées par les sens thermiques sont finalement transformées elles aussi en messages électrochimiques. Les êtres humains et beaucoup d'autres animaux sont habituellement reliés par plusieurs canaux, simultanément ou successivement. Le traitement parallèle des messages introduit une certaine redondance, en vertu de laquelle il devient plus probable que les erreurs de réception diminueront; cependant il est possible également que des messages parallèles se contredisent — c'est ainsi que fonctionne une figure de rhétorique comme l'ironie dans le discours parlé ou écrit et aussi dans la zoosémiotique le fait pour un chat familial d'arrondir le dos.

On ignore comment la plupart des sources génèrent — ou, pour utiliser un terme moins galvaudé, formulent — un message. Les êtres humains sont capables de lancer une quantité énorme de messages inédits appropriés à une infinité de contextes différents, mais les complexités électro-chimiques de leur lancement initial par cette boule serrée de tissus connue sous le nom de cerveau, restent une énigme. Il est cependant évident que le message-tel-qu'il-est-formulé doit subir une opération transductive afin d'être externalisé en chaînes sérielles appropriées au canal ou aux canaux, sélectionnés pour le relier à sa destination. Cette transmutation neurobiologique d'une forme d'énergie à une autre est appelée *encodage*. Lorsque la destination détecte les messages encodés dans le canal et les en extrait, une autre transduction, suivie de transformations supplémentaires, doit être effectuée avant que l'interprétation puisse se produire; cette reconversion axiale est appelée *décodage*. Encodage et décodage impliquent un code, un ensemble de règles non ambiguës qui permettent de convertir les messages d'une représentation dans une autre; le code est ce que les deux partis dans l'échange de messages sont censés avoir en fait ou par définition, totalement ou partiellement, en commun. Lorsqu'ils utilisent le célèbre programme d'ordinateur de Joseph Weizenbaum, programme que l'on a baptisé du nom approprié d'Eliza, les interlocuteurs humains ont tendance à projeter de la sympathie, de l'intérêt et de l'intelligence sur Eliza, comme ils le feraient sur un psychothérapeute. En fait Eliza ne « sait » rien. Une autre erreur similaire à propos des codes partagés est le thème de la brillante nouvelle de Jerzy Kosinski, *Being There* (et du film qui en a été tiré) dans laquelle sont attribués à un jardinier retardé des attributs gnostiques suprêmes, parce que, bien qu'il ne soit essentiellement qu'une page blanche, il imite, répète et reflète les codes interactifs de chacun de ses interlocuteurs, quel que puisse être son parler d'origine.

Les récepteurs interprètent les messages comme un amalgame de deux groupes de données séparées, mais inextricablement mêlées : le signe physique déclencheur ou signal, lui-même, mais en tant qu'inévitablement formé

par le contexte. Ce dernier joue un rôle essentiel, pourtant son concept n'a pu être jusqu'ici clairement défini; en outre, personne ne sait comment les destinations « tiennent compte » du contexte. En sémiotique, on utilise le terme dans un sens à la fois large et imprécis pour inclure des messages qui précèdent (présuppositions anaphoriques) et des messages qui suivent probablement (implications cataphoriques), bruit environnemental et sémantique, tout cela filtré par des mémoires à long et court terme, génétiques et culturelles.

Ces six facteurs-clefs – message et code, source et destination, canal et contexte, – pris séparément et ensemble constituent le riche domaine de la recherche sémiotique. Cependant la notion centrale reste le *signe*. Ce terme a été défini de bien des manières depuis son introduction dans la Grèce ancienne. Dans la sémiotique médicale, par exemple, « signe » est utilisé en conjonction ou plutôt en opposition à « symptôme », au moins depuis Alcméon, Hyppocrate et surtout Galien (v. 130 A.D. – V. 200 A.D.). Les cliniciens ont l'habitude de faire la distinction d'une part entre les « soft data » ou signes subjectifs, appelés symptômes, signifiant par là ce que le malade exprime verbalement concernant ses sensations (« j'ai mal à la poitrine »); et d'autre part les « hard data » ou signes objectifs que les cliniciens appellent en fait des « signes » et qui signifient ce que le médecin observe avec ses yeux et ses oreilles (crachats sanguinolents, respiration sifflante) ou au moyen de ses instruments (ombre sur une radiographie). De nombreux philosophes utilisent également le terme « signe »; cependant beaucoup l'opposent à « symbole » plutôt qu'à « symptôme ». Ernst Cassirer, par exemple, prétendait que ces deux notions ressortissaient à des univers du discours différents et qu'« un signe fait partie du monde physique, un symbole fait partie du monde humain de la signification ». Des approches minimalistes de ce genre sont beaucoup trop imprécises et superficielles pour être utiles, comme Peirce s'est appliqué à le démontrer dans ses nombreux écrits. Pour Peirce, un « signe » était un concept générique, dont il y a un très grand nombre d'espèces, qui se multiplient à partir d'une base trichotomique d'icone, d'indice et de symbole, chacune se définissant selon la relation de sa catégorie de signe avec son objet dans un contexte particulier.

Pour bien comprendre ce qu'est un signe, il faut partir de la formule médiévale, *aliquid stat pro aliquo*, élargie par Peirce, aux environs de 1897, à « quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre ». À la notion classique de la *substitution* qui figure dans cette phrase célèbre – le regretté Roman Jakobson l'appelait *renvoi*, que nous pourrions traduire en anglais par « referral » – Peirce ajoute ici le critère d'*interprétation*. À ce stade il nous faut regarder de plus près le cycle trichotomique Objet-Signe-Interprétant évoqué plus haut et nous arrêter un instant pour réfléchir au « quelqu'un » de Peirce : la destination ou autre récepteur du message.

La distinction initiale entre objet (O) et signe (S) soulève des questions profondes concernant l'anatomie de la réalité, voire son existence même, mais il n'y a pas l'ombre d'un consensus concernant ces énigmes chez les physiciens et encore moins chez les philosophes. Une implication évidente de cette dualité postulée est que la sémiologie requiert au moins deux actants : l'observateur et l'observé. Notre intuition de la réalité est une conséquence d'une interaction entre les deux : le monde privé des sensations élémentaires (*Merkzeichen* ou signes perceptuels), selon von Uexküll, couplées avec leurs transformations significatives en impulsions actives (*Wirkzeichen* ou signes opératoires), et le monde phénoménal (*Umwelt*), c'est-à-dire le monde subjectif modélisé à partir de son « vrai » environnement (*Natur* ou réalité) qui se révèle uniquement par les signes. Les règles et les lois auxquelles ces processus de signe — c'est-à-dire la sémiologie — obéissent, sont les seules lois réelles de la Nature. « Comme l'activité de notre esprit est la seule partie de la nature qui nous soit connue, soutenait von Uexküll en 1928 dans son ouvrage magistral sur la biologie théorique (*Theoretical Biology*), ses lois sont les seules que l'on puisse appeler à juste titre lois de la Nature ». La version de n'importe quel observateur de son *Umwelt* sera un modèle unique du monde qui est un système de signes fait de facteurs génétiques plus un mélange hétérogène d'expériences, y compris de ce que nous attendons du futur. Un fait de la vie qui complique les choses est que le pur acte d'observer laisse une conjoncture résiduelle qui perturbe le système que l'on est en train d'observer. Il se peut que l'ingrédient ou élément nutritif essentiel de l'esprit soit l'information, mais acquérir de l'information concernant quelque chose nécessite une série longue et complexe de démarches, la transmission de signes depuis l'objet d'étude jusqu'au système nerveux central de l'observateur. Sa réalisation se fait en outre de telle manière que son action déterminante réagit sur le sujet observé de telle sorte qu'elle en perturbe l'état. Bref, le cerveau ou l'esprit, qui est lui-même un système de signes, est relié au monde putatif des objets non seulement par la sélection perceptuelle, mais par quelque chose qui est si éloigné des données physiques — les stimuli sensoriels — que nous pouvons affirmer à coup sûr que la seule connaissance qu'un animal puisse avoir « à travers une vitre, obscurément », pour ainsi dire, est une connaissance des signes. Qu'il puisse y avoir une réalité derrière les signes — peut-être ce qu'Héraclite appelait le *logos*, la structure répétable qui assure à un objet son unité et sa stabilité idéale, et que le topologiste René Thom et moi-même avons traduit indépendamment par « forme » — l'homme ne pourra jamais en être sûr. Comme le dit avec tant d'éloquence Héraclite, « L'on ne pourrait découvrir les limites de l'âme, même si, pour ce faire, l'on parcourait tous les chemins; telle est la profondeur de sa forme ». En résumé, ce raisonnement nous autorise à réécrire (O) comme (S), de sorte que la double distinction initiale se ramène à une seule entre deux sortes de signes.

Que dire du troisième corrélat, l'interprétant (I) de Peirce ? Qu'entendait-il par ce concept tant discuté (et encore plus souvent mal compris) ? Il est vrai que l'on n'en trouve aucune définition unique, canonique, dans

ses nombreux écrits, mais il fait ressortir sans ambiguïté aucune que tout signe détermine un interprétant « qui est lui-même un signe, [si bien que] nous avons un signe qui recouvre un signe ». Il fait remarquer également qu'un interprétant peut être soit un signe équivalent soit « peut-être un signe plus développé », par quoi la nouveauté entre dans le système, nous permettant d'accroître notre compréhension de l'objet immédiat. Afin d'illustrer ce qui précède, considérons quelques interprétants du mot « cheval » (« horse »). Ils pourraient être des synonymes (partiels) comme *poulain*, *dada*, *hongre*, *bardot*, *jument*, *poney*, *étalon* ou *pur-sang* (sans parler d'*héroïne* si l'on se réfère à l'anglais) et ainsi de suite, ou bien l'interprétant pourrait être une reformulation monolingue, y compris les définitions du dictionnaire comme celle du Dictionnaire d'Oxford qui commence ainsi : Un quadrupède périssodactyle ... ayant une crinière et une queue flottantes, dont le cri est un hennissement ». Un autre de ses interprétants est le nom scientifique *Equus Przewalski caballus*, comme le sont toutes les traductions (approximativement) équivalentes en signes verbaux dans d'autres langues, comme *horse*, *Pferd*, *losad*, *hevonen*, etc. Les noms historiques comme Bucéphale, Morocco, Clever Hans, et tous les « Lippizanners » de l'École d'équitation espagnole de Vienne trouvent leur place ici, en même temps que les représentations littéraires comme les Houyhnhnms de Swift, la pièce de théâtre *Equus* de Peter Shaffer, la sage de « Silver Blaze » de Conan Doyle, le Brunellus d'Eco et des traités scientifiques entiers aussi différents que le *Traité de l'Équitation* de Xénophon, la *Psychologie der Pferde und der Dressur* de Stefan von Maday et le pénétrant essai de E.H. Gombrich : *Meditations on a Hobby Horse*. Les transmutations intersémiotiques en signes non-verbaux incluent d'innombrables gravures et peintures de chevaux partout dans le monde (surtout dans les grottes d'époque magdalénienne), des sculptures (depuis l'époque néolithique, y compris la tradition chinoise depuis Lungshan), des frises scythes, les centaures grecs aussi bien que des représentations filmiques modernes telles que « National Velvet » ou « The Black Stallion ». Enfin, bien entendu, tout cheval « actuel » que je montre du doigt, peut devenir, en vertu de ce geste, qui est un signe indiciaire ou un « objet d'expérience directe dans la mesure où il dirige l'attention sur un objet qui en détermine la présence », un interprétant. Il n'y a pas de doute que toute relation intralinguale de tout signe : synonyme ou paraphrase de signe ou discours étendu sur le signe, enrichira la compréhension de l'objet qu'il représente comme le feront les traductions interlinguales et les transmutations intersémiotiques. Chaque nouvel interprétant tend à amplifier la connaissance et à fournir l'occasion de faire des innovations sémantiques en cascade, ce qui entraîne le changement. (Pour parler d'une manière plus technique, tout métalangage qui explicite un langage d'objets est toujours plus riche que celui-ci).

Bref, il découle de la manière peircienne de considérer le signe que la deuxième distinction autant que la première, se résout en deux sortes de signes, à savoir S et S. Citons Peirce encore une fois : un signe est quelque chose « qui détermine quelque chose d'autre (son *interprétant*) à renvoyer

à un objet auquel lui-même renvoie (son *objet*) de la même manière, l'interprétant devenant à son tour un signe et ainsi de suite *ad infinitum* ».

Si les objets sont des signes, qui sont en régression indéfinie vers un *logos* hypothétique, et si les interprétants sont des signes qui progressent vers l'ultime désintégration de l'esprit, qu'est-ce qui reste qui n'est pas signe ? Que dire du « quelqu'un » mentionné par Peirce – l'observateur ou l'interprète des successions d'actions du signe ? Dans un article célèbre publié en 1868, Peirce prévoit cette question et y répond, soutenant « que le mot ou signe que l'homme utilise *est* l'homme même », ce qui revient à soutenir que « l'homme et le signe externe sont identiques, dans le même sens où les mots *homo* et *homme* sont identiques. Ainsi mon langage est la somme totale de moi-même, car l'homme est la pensée ». (Cette analogie homme-signes et les implications de la sémiotique de l'identité d'une manière plus générale, constituent les thèmes centraux de *Man's Glassy Essence*, un important ouvrage récent de Milton Singer, anthropologue réputé de Chicago. Bref, le « quelqu'un » est aussi un signe ou un texte. Et que dire de la faculté de l'homme de procréer, commune à toutes les autres formes de vie ? Peirce a démontré que même cette capacité est inhérente aux signes, un parallèle qui a été développé par le topologiste français Thom, dans une étude qui ouvre de nouvelles voies dans ce domaine : « From icon to symbol » (1973). *Omne symbolum de symbolo* – les signes ne viennent à l'être que par développement à partir d'autres signes.

La position à laquelle nous avons fait allusion dans les paragraphes précédents, selon laquelle à un certain point dans le cycle sémiotique il y a des objets, y compris des observateurs ou des interprètes conscients (que Charles Morris définissait comme des organismes pour lesquels quelque chose est un signe) – tels que des personnes, des marsouins, et peut-être des Phobiens – et aussi, à un autre point du cycle, des interprétants, tous les deux étant des espèces de signes, est une position bien connue dans la tradition philosophique. Cette position qui découle certainement de la remarque nostalgique que fit Peirce sans avoir l'air de rien à propos de quelque chose qu'il croyait être un fait, « que l'univers entier ... est imprégné de signes, sinon composé exclusivement de signes » (1905) – est connue sous le nom d'idéalisme, idéalisme d'une espèce particulière que l'on appelle parfois « idéalisme conceptuel », et qui soutient que notre vue de la réalité, c'est-à-dire notre *Umwelt* comporte dans sa constitution une référence essentielle à l'esprit (*Gemut*). Comme le prétendait Kant – et bien entendu Peirce aussi bien que von Uexküll avaient complètement assimilé les principes kantien – « l'expérience brute » est inaccessible; l'expérience, pour que l'homme puisse l'appréhender, doit préalablement passer par les signes. Pour cette raison, on peut appeler cette sorte d'idéalisme « l'idéalisme sémiotique », pour utiliser l'expression récemment (1983) proposée par le philosophe David Savan, de Toronto. De plus, pour paraphraser Savan, il y a deux sortes d'idéalisme sémiotique, la forte ou radicale et la douce ou tolérante; et il penche plutôt pour cette dernière, à savoir « la thèse que les propriétés,

les attributs ou les caractéristiques de tout ce qui existe dépendent du système de signes, de représentation ou d'interprétations par lequel ils sont signifiés ». Sans s'engager nécessairement en faveur d'une sorte d'idéalisme ou d'une autre — seules les positions réalistes sont, à notre avis, tout à fait dénuées d'intérêt — il est clair que le véritable objet de la sémiotique est le rôle de l'esprit dans la création du monde ou des construits physiques à partir d'une masse considérable et variée d'impressions sensorielles.

Je me trouvais, il y a quelques mois, en tant qu'auditeur à un congrès international sur les tendances actuelles de la sémiotique, organisé par mon université en collaboration avec le National Endowment for the Humanities. Le sujet débattu était : « Sémiotique : champ ou discipline ? », une question que Umberto Eco avait soulevée dans une allocution prononcée dix ans auparavant sur le même campus. La plupart des participants étaient des spécialistes dans l'une ou l'autre des sciences historiques complexes que les Français appellent « sciences humaines ». Le rapporteur désigné était le spécialiste anglais, illustre et sceptique, de l'anthropologie sociale, Sir Edmund Leach. Celui-ci avait décelé une vantardise injustifiée dans certaines communications et avait fait remarquer à leurs auteurs que « d'autres étaient venus avant eux ». En quoi il avait parfaitement raison. L'obsession du signe chez l'homme date de l'apparition du stade le plus dramatique de l'évolution des hominidés, l'émergence des signes verbaux et les modifications du stockage et de la transmission des informations qui accompagnèrent cette transition. La même préoccupation concernant les signes apparaît à toutes les étapes du développement de l'enfant. Lorsque ma fille de cinq ans me demanda, il y a quelques semaines, « Papa, que fait au juste l'Armée de la Salivation¹ ? » et que voilà quelque temps lorsque mon enfant de sept ans se demandait comment Dracula avait pu être tué par un « bifteck »² enfoncé dans son cœur, je savais qu'on ne m'entraînait pas dans les fourrés inextricables de la philanthropie ou de la Transylvanie, mais vers ce *locus classicus* des signes en action, la paranomasie.

Quelques lignes plus haut, j'ai utilisé l'expression « sciences historiques », mais cette expression peut, elle aussi, perpétuer une illusion. Selon au moins une version de la théorie des quanta, j'entends la version très personnelle de l'« interprétation de Copenhague », proposée par John Archibald Wheeler,

¹ Confusion entre « salvation » = salut et « salivation » = salivation.

² Confusion entre les homophones : « steak » = bifteck, et « stake » = pieu.

le passé est de la théorie, ou encore un autre système de signes; il n'a aucune existence « sauf dans les archives du présent ». Au niveau sémiotique, nous construisons le passé aussi bien que le présent et l'avenir.

(Traduction par Janice Deledalle-Rhodes du texte anglais inédit).

Thomas Sebeok
Directeur
Research Center for Language
and Semiotic Studies
Indiana University
P.O. Box 10
Bloomington, Indiana
47402-0010 – U.S.A.